

institutrice, la jeune fille kabyle finit par sortir de l'école. Abandonnée alors à elle-même, rejetée par sa famille, chassée par la misère, attirée par le désir de mieux connaître cette indépendance que le contact journalier d'une Française lui a fait entrevoir, elle quitte son pays pour aller échouer dans quelque mauvais lieu d'Alger. Ainsi finit généralement la brillante élève de l'école française. Les pères vraiment dignes de ce nom, qui ont consenti à faire donner à leurs filles une éducation française, s'en sont également mal trouvés. Tel est le cas d'un grand chef kabyle. Ses deux filles, après avoir reçu une éducation française, n'ont pu trouver à se marier, et le père se repent amèrement de sa conduite : « J'ai eu bien tort, disait-il un jour, de faire élever mes filles à la française ; sans cela, elles seraient maintenant mariées. »

Ces fâcheux résultats sont universellement connus et redoutés ; aussi, un père kabyle disait-il au Recteur de l'Académie d'Alger : « On nous raconte que tu veux prendre toutes nos filles dans tes écoles ; si cela est vrai, nous n'avons plus qu'à *travailler une route* pour aller nous jeter dans la mer. » (pp. 151 et suiv.).

Le Gouvernement commence à reconnaître qu'il s'est trompé, et il songe maintenant à remplacer, pour les garçons et les filles, l'enseignement primaire donné jusqu'à présent, par un enseignement professionnel ; on pense remédier à tout par un changement de programme. Réussira-t-on ?

Si le musulman diffère de l'Européen, cela vient surtout de sa religion. La condition de la femme, l'esclavage, l'atrophie intellectuelle, tout cela vient du Coran. Pourrait-on le changer en conservant le Coran ? Et en supposant qu'on supprime l'enseignement du Coran, base de la civili-